

---

Valérie PIETTE, *Domestiques et servantes. Des vies sous condition. Essai sur le travail domestique en Belgique au 19e siècle*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2000, 521 p. ; *Sextant, Revue du Groupe interdisciplinaire d'Etudes sur les Femmes*, n° 15/16, 2001 (textes rassemblés et édités par Eliane Gubin et Valérie Piette).

Cécile Dauphin

---

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/clio/600>  
ISSN : 1777-5299

**Éditeur**

Belin

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 avril 2003  
Pagination : 281-284  
ISBN : 2-85816-663-3  
ISSN : 1252-7017

**Référence électronique**

Cécile Dauphin, « Valérie PIETTE, *Domestiques et servantes. Des vies sous condition. Essai sur le travail domestique en Belgique au 19e siècle*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2000, 521 p. ; *Sextant, Revue du Groupe interdisciplinaire d'Etudes sur les Femmes*, n° 15/16, 2001 (textes rassemblés et édités par Eliane Gubin et Valérie Piette). », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 17 | 2003, mis en ligne le 10 juin 2003, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/600>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

---

*Valérie PIETTE, Domestiques et servantes. Des vies sous condition. Essai sur le travail domestique en Belgique au 19e siècle, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2000, 521 p. ; Sextant, Revue du Groupe interdisciplinaire d'Etudes sur les Femmes, n° 15/16, 2001 (textes rassemblés et édités par Eliane Gubin et Valérie Piette).*

Cécile Dauphin

---

- 1 Depuis les travaux pionniers des années 1970<sup>1</sup>, les domestiques étaient restés en marge des problématiques de l'histoire du travail et de l'histoire des femmes. Et pourtant, l'évolution de la condition ancillaire décline un ensemble de questions essentielles à la compréhension du tissu social et de la place des femmes sur le marché du travail. La recherche de Valérie Piette sur la Belgique du XIXe siècle en est une brillante démonstration. Elle repose sur une exploration méthodique des sources quantitatives (recensements, statistiques professionnelles), législatives (jusque dans les « silences »), judiciaires, administratives (bienfaisance, bureaux de placement), privées (correspondances, budgets familiaux), imprimées (manuels, presse) et littéraires (romans, iconographie).
- 2 Le corps même du livre est organisé en trois parties. La première s'attache à saisir sur le long terme, de 1789 à 1914, la condition ancillaire par rapport au statut de l'ouvrier. Lié à

l'affirmation d'une bourgeoisie urbaine conquérante, le nombre de domestiques croît, en chiffres absolus, jusqu'en 1890, puis décline. En fait, la part masculine ne cesse de décroître au cours du siècle au profit des femmes affluant des campagnes. En 1910, celles-ci représentent plus de 80% de la domesticité. Au-delà des chiffres qui regroupent des travailleurs aussi divers que valets de chambre, bonnes d'enfants, cochers, servantes ou cuisinières, l'examen attentif de la législation décline les différents modes d'exclusion qui creusent peu à peu un fossé entre le monde des ouvriers et celui des domestiques. Certes l'obligation du livret a servi de modèle pour le contrôle ouvrier. Mais la législation qui se met progressivement en place sur les accidents du travail, le repos dominical, le congé post-natal et sur l'interdiction du travail de nuit pour les femmes, exclut les domestiques des avancées sociales. Le service des personnes ou des collectivités ne parvient pas à s'inscrire dans la conscience et l'action du mouvement ouvrier.

- 3 En marge de la lutte sociale, la domesticité apparaît donc comme un mal nécessaire pour libérer l'élite des tâches matérielles, mais elle dérange. La vie quotidienne, examinée dans la deuxième partie, expose les modalités de cet arrangement et de cette dépendance entre les classes sociales. Ainsi, la gestion du placement des domestiques - lucrative pour l'Etat et pour les tenanciers de bureaux -, le vivier des orphelinats pour alimenter la demande d'une main d'œuvre éduquée, le moment de la rencontre où les partis se jaugent mutuellement, les différences entre les gages et les tâches qui matérialisent la hiérarchie entre les domestiques, le système de circulation et de communication au sein même de l'habitat, toutes ces conditions du travail de service concourent à tisser une interdépendance faite de contrôle et de soumission, de solitude et de promiscuité. Dans cette tension, les relations de « genre » viennent brouiller les relations de classes. Les servantes en particuliers se trouvent prises entre les modèles de Marthe et Marie (prénom qui leur est d'ailleurs souvent imposé), étant à la fois un danger et en danger. Objet de séduction pour les uns, souffre douleur pour les autres, elles n'ont souvent d'autre alternative que la ruse pour échapper à l'emprise de leurs maîtres, au risque de sombrer dans l'enfer des grossesses illégitimes ou des infanticides. Tandis que la bourgeoisie s'évertue à codifier les relations de sexe, une avalanche de discours et de figures nourrissent ses fantasmes sur la sexualité débordante et dépravée des femmes du peuple.
- 4 Plaintes et récriminations sur « l'inconduite » des domestiques deviennent une véritable obsession fin-de-siècle et déclenchent ce qu'il est convenu d'appeler la « crise de la domesticité ». Cette crise, traitée dans la troisième partie, semble surtout révélatrice d'une société elle-même en crise, nostalgique d'un temps révolu et inquiète de son avenir. Diverses raisons peuvent expliquer la pénurie de servantes, comme le tarissement de l'émigration rurale, la mobilité provoquée par les conditions de travail trop inacceptables, la professionnalisation de certaines fonctions (par exemple, les employées de commerce deviennent « vendeuses ») et surtout l'inflation de la demande de groupes sociaux en quête d'affirmation et de réussite sociale. Désormais, la condition ancillaire repose sur les seules bonnes à tout faire, qui cumulent en effet tous les rôles et toutes les récriminations. Diverses œuvres caritatives tentent d'encadrer et de (re)moraliser les servantes. La question de la domesticité trouve aussi un certain écho parmi les socialistes ou auprès de futuristes qui imaginent une société sans domestique. La position des féministes s'avère plus ambiguë. Les servantes sont leur mauvaise conscience. C'est bien grâce à leur service que des femmes, plus aisées et plus instruites, ont pu s'émanciper de la contrainte domestique et de la double journée de travail pour exercer un métier. Cette

réalité à double tranchant semble embarrasser les historiennes comme les féministes de l'époque.

- 5 Du côté de l'histoire du travail, la domesticité pose aussi problème : elle s'inscrit en creux dans le mouvement ouvrier, les grandes lois ouvrières venant scander l'éloignement et l'isolement des domestiques. Dans un espace social paradoxal, entre modernité et tradition, entre liberté et aliénation, cette catégorie intermédiaire constitue un groupe important de travailleurs qui n'a jamais manifesté de sentiment collectif, ni pris collectivement la parole, qui ne s'est jamais structuré ni spontanément ni sous l'influence d'autrui. C'est précisément dans le face à face entre maître ou maîtresse et domestique, que sont confrontées des cultures, des milieux sociaux, des langues différentes, des manières de faire et de s'exprimer, des mises en scènes de soi et des visions du monde. Dans cet espace hybride, s'inventent des identités plurielles de travailleurs et se nouent aussi des relations complexes entre les sexes et plus particulièrement entre les femmes.
- 6 En prolongement de l'ouvrage de Valérie Piette, la revue *Sextant* confirme le renouvellement des travaux sur la domesticité en y consacrant un numéro. C'est la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle qui est ici explorée, dans une perspective plus européenne à travers les cas de la Belgique, de la Suisse et de l'Italie. Dans cette période, se mettent en place une véritable législation relative aux « employé(e)s de maison », des formations spécifiques et des tentatives de valorisation. On taille en quelque sorte de nouveaux habits à un vieux métier : abandon de la livrée ou du tablier pour l'uniforme, des gages pour le salaire, du savoir-faire pour le diplôme, des appellations désuètes pour un vocabulaire modernisé (aide-familiale, auxiliaire ménagère, technicien(ne) de surface...). On peut être frappé par le caractère quasi universel des formes du travail ancillaire dans l'espace et dans le temps. La renaissance des « petits boulots » qui en dérivent s'inscrit dans de profondes mutations économiques. Mais leur féminisation et l'élargissement de l'aire de recrutement lié aux phénomènes d'immigration témoigne aussi de l'échec de la professionnalisation des tâches domestiques et de la persistance d'une demande polarisée sur l'aide polyvalente, disponible et bon marché.

---

## NOTES

1. Entre autres : Pierre Guiral et Guy Thuillier, *La vie quotidienne des domestiques en France au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1978 ; Geneviève Fraisse, *Femmes toutes mains. Essai sur le service domestique*, Paris, Seuil, 1979 ; Anne Martin-Fugier, *La place des bonnes. La domesticité féminine à Paris en 1900*, Paris, Grasset, 1979.